



## AUX CONFINS DE L'AUTOBIOGRAPHIE : LA PRÉFACE DE LA *DAḤĪRA* D'IBN BASSĀM DE SANTAREM (DÉBUT DU XII<sup>E</sup> SIÈCLE)

FRANÇOIS CLÉMENT

Université de Nantes

CESCM (UMR 6223).

### RÉSUMÉ

L'analyse de la préface du *Kitāb al-Ḍaḥīra fī maḥāsin ahl hādīhi l-Ġazīra* d'Ibn Bassām al-Šantarīnī (né vers 1069, mort en 1147-48), célèbre anthologie de la production en vers et en prose des auteurs arabo-andalous du XI<sup>e</sup> siècle, fait apparaître que l'œuvre, au-delà de son projet littéraire et de la dimension historiographique que celui-ci comporte, fonctionne comme un manifeste destiné à réhabiliter l'époque des rois de taifas contre laquelle s'est érigé le nouveau pouvoir almoravide. Dressant implicitement un parallèle entre les vicissitudes de son temps et celles de sa propre vie, l'auteur lie de façon inséparable la littérature, l'histoire d'al-Andalus et son histoire personnelle. Il n'hésite pas à exprimer sa colère, ses frustrations et ses espérances, sa soif de reconnaissance aussi, pour lui et pour les Andalous, de sorte qu'il est impossible de séparer l'auteur de l'objet de son œuvre. En ce sens, Ibn Bassām rédige en quelque sorte l'autobiographie du siècle des taifas et parle de lui par la voix des auteurs qu'il cite.

**MOTS – CLÉS:** IBN BASSĀM AL-ŠANTARĪNĪ – *KITĀB AL-ḌAḤĪRA FĪ MAḤĀSIN AHL HĀḌIHI L-ĠAZĪRA* – LITTÉRATURE ARABE – AUTOBIOGRAPHIE – AL-ANDALUS – TAIFAS – ALMORAVIDES.

### ABSTRACT

Analysis of the preface to *Kitāb al-Ḍaḥīra fī maḥāsin ahl hādīhi l-Ġazīra* by Ibn Bassām al-Šantarīnī (born circa 1069, died 1147-48), a famous anthology of the verse and prose production of Arab-Andalusian authors of the 11<sup>th</sup> century, shows that the work, beyond its literary project and the historiographical dimension that this includes, functions as a manifesto intended to rehabilitate the era of the kings of taifas against which the new Almoravid power was erected. Implicitly drawing a parallel between the vicissitudes of his time and those of his own life, the author inseparably links literature, the history of al-Andalus and his personal history. He does not hesitate to express his anger, his frustrations and his hopes, his thirst for recognition too, for himself and for the Andalusians, so that it is impossible to separate the author from the object of his work. In this sense, Ibn Bassām writes in some way the autobiography of the century of the taifas and talks about himself through the voices of the authors he quotes.

**KEYWORDS:** IBN BASSAM AL-ŠANTARINI – *KITAB AL-ḌAḤĪRA FĪ MAḤĀSIN AHL HĀḌIHI L-ĠAZĪRA* - ARABIC LITERATURE - AUTOBIOGRAPHY – AL-ANDALUS – TAIFAS – ALMORAVIDS.

Il est inutile de présenter Ibn Bassām ni l'ouvrage qui lui valut sa notoriété, le *Kitāb al-Ḍaḥīra fī maḥāsīn ahl hādīhi l-Ġazīra*, que l'on traduit d'ordinaire par *Le Livre du Trésor, sur les mérites des gens de cette Péninsule* (c'est-à-dire de la péninsule Ibérique), mais que je préfère rendre de façon plus étymologique – on va comprendre pourquoi – par *Le Livre des Munitions, sur les belles qualités des gens de cette Péninsule*. Rappelons seulement que l'auteur serait né vers 462/1069 à Santarem, ville relevant de la taifa des Banū l-Afṭas de Badajoz ; qu'il était à Lisbonne en 477/1084-85 ; que la conquête de Santarem par les troupes chrétiennes, en 485/1092-93, le jeta sur les routes de l'exil et qu'il se réfugia à Séville ; qu'il se trouvait à Cordoue en 493 ou 494/1100 ; qu'il mourut en 542/1147-48<sup>1</sup>. Les années de jeunesse coïncident donc avec l'effondrement du modèle taifal, pris en tenailles entre l'élan de la *Reconquista* chrétienne qui s'affirme au nord (chute de Tolède en 478/1085, chute de Santarem sept ans plus tard) et le projet almoravide qui gagne également en force à l'horizon méridional et franchit, à partir de 483/1086, le détroit de Gibraltar (Badajoz, la ville dont dépendait Santarem, capitulant en 487/1094) : période de trouble et d'incertitude, au cours de laquelle la population andalouse hésite à choisir son destin<sup>2</sup>.

L'âge de maturité d'Ibn Bassām correspond à celui de l'émirat almoravide, cette structure de commandement clanique et dévote qui sut combler un déficit initial de légitimité en confiant aux *fuqahā'* (juristes) malikites le rôle de guidance sociale et morale dont ceux-ci entendaient se réserver le bénéfice<sup>3</sup>. Les années de vieillesse, enfin, voient le délitement de l'autorité almoravide et la montée en puissance des Almohades, c'est-à-dire d'une deuxième dynastie africaine, plus vétilleuse encore que les Almoravides sur le plan de ce qu'ils considèrent comme devant être l'orthodoxie. Les nouveaux maîtres s'emparent de Marrakech et annexent Séville en 1147, l'année de la mort d'Ibn Bassām.

En d'autres termes, lui, l'Andalou, aura vécu tout au long de sa vie dans un « horizon lointain » (*ufq qaṣiyy*)<sup>4</sup> bousculé au nord et au sud, sous une « latitude » (*iqlīm*)<sup>5</sup> où les populations sont dépossédées de la maîtrise politique de leur destin qui caractérisait, auparavant, la période des taifas, et où elles ont dû se résigner à garder les chameaux des hommes du désert plutôt que les pourceaux

<sup>1</sup> Voir PELLAT (Charles), art. « Ibn Bassām », dans *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd. (= *El 2*), III, Leyde, E. J. Brill, et Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1971, p. 756-757 ; NYKL (Alois Richard), *Hispano-Arabic poetry, and its relation with the old Provençal troubadours*, Baltimore, J. H. Furst Company, 1946, p. 219-220.

<sup>2</sup> Voir CLÉMENT (François), *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l'époque des taifas (V<sup>e</sup> / XI<sup>e</sup> siècle). L'imam fictif*, Paris, L'Harmattan (coll. Histoire et perspectives méditerranéennes), 1997, p. 194-201. La conquête almoravide effective prit vingt-six ans, de 483/1090 à 509/1116 (voir la chronologie *ibid.*, p. 198, n. 3).

<sup>3</sup> Y compris sur le plan financier : voir 'ABD AL-WĀḤID AL-MARRĀKUṢĪ, *al-Mu'ğib fī talhīs aḥbār al-Mağrib*, éd. Mamdūh ḤAQQĪ, Casablanca, Dār al-Kitāb, s. d. [c. 1978], p. 253, ainsi que les vers décochés à l'encontre d'Ibn Ḥamdīn, cadī de Cordoue, par le poète de Jaén Ibn al-Binnī, *id.*, p. 253-254.

<sup>4</sup> IBN BASSĀM, *al-Ḍaḥīra fī maḥāsīn ahl al-Ġazīra*, éd. Iḥsān 'ABBĀS, Beyrouth, Dār al-Ṭaqāfa, 1399/1979, I, p. 11.

<sup>5</sup> *Id.*, p. 14.

castillans, pour reprendre une image bien connue<sup>6</sup> – même si les hommes de lettres, à la suite des hommes de religion, ont su rapidement investir la cour almoravide, attirés par des souverains soucieux de hausser leur chancellerie à la hauteur de leur ambition d'être reconnus en tant qu'« émirs des musulmans ». Lorsque le deuxième souverain de la dynastie, 'Alī b. Yūsuf, accède au trône en 1106, c'est un prince élevé à Ceuta, fils d'une concubine chrétienne, qui arrive au pouvoir<sup>7</sup>. Il a déjà séjourné à de longues reprises en Espagne et, bien que d'une stricte obédience sur le plan religieux (il s'en remet pour tout, dit-on, à l'avis des *fuqahā'*)<sup>8</sup>, il s'entoure de secrétaires (*kuttāb*), de lettrés et de poètes andalous<sup>9</sup>.

La *Ḍaḥīra*, rédigée entre 500/1106 et 503/1109, au moment de l'arrivée au pouvoir de 'Alī, est donc la réponse d'Ibn Bassām à cette dépossession, en même temps qu'un appel du pied aux Almoravides : l'ouvrage leur est dédié, en des termes très flatteurs<sup>10</sup>. Comme on le sait, il s'agit d'une anthologie de la production littéraire arabo-andalouse du XI<sup>e</sup> siècle, en vers ou en prose. L'ouvrage s'articule en quatre parties répondant au critère géographique : 1. Cordoue et l'Espagne centrale (*muwassaḡat al-Andalus*) ; 2. Séville et la région occidentale (*al-ḡānib al-ḡarbī*) ; 3. la région orientale et le *taḡr*<sup>11</sup> supérieur (*al-ḡānib al-ṣarqī, al-taḡr al-a'lā*), c'est-à-dire le bassin de l'Èbre ; 4. Les écrivains et les poètes d'Ifrīqiyya, de Syrie et d'Iraq qui sont venus en Espagne ou qui en ont

<sup>6</sup> On se rappelle l'exclamation célèbre d'al-Mu'tamid, roi de Séville, au moment où il dut se résoudre à faire appel au sultan de Marrakech : « Plutôt chamelier que porcher ! »

<sup>7</sup> Voir IBN ABĪ ZAR', *al-Anīs al-muṭrib bi-rawḍ al-qirṭās fī aḥbār mulūk al-Maḡrib wa-tārīḥ madīnat Fās*, éd. 'Abd al-Wahhāb BINMANṢŪR, 2<sup>e</sup> éd., Rabat, Imprimerie royale, 1420/1999, p. 198.

<sup>8</sup> Ils obtinrent du souverain, par exemple, qu'on brûlât solennellement tous les exemplaires qu'on pourrait trouver du *Ihyā' 'ulūm al-dīn* d'al-Ġazālī, ouvrage qui heurtait leurs convictions (et dont le rapport à la foi était de nature à menacer leurs privilèges) : voir AL-MARRĀKUṢĪ, *Mu'ḡib...*, *op. cit.*, p. 255 ; IBN 'IDĀRĪ, *al-Bayān al-muḡrib fī aḥbār al-Andalus wa-l-Maḡrib*, éd. partielle par Ambrosio HUICI MIRANDA, « Un fragmento inédito de Ibn 'Idārī sobre los Almorávides », *Hespéris-Tamuda*, II, fasc. 1, 1961, p. 76. Voir également BOSCH VILA (Jacinto), *Los Almorávides*, Tétouan, 1956, p. 248-249.

<sup>9</sup> Voir, par exemple, AL-MARRĀKUṢĪ, *Mu'ḡib...*, *op. cit.*, p. 243-244, 252-256 ;

<sup>10</sup> IBN BASSĀM, *Ḍaḥīra...*, *op. cit.*, p. 20. Le dédicataire n'est pas nommément désigné. L'éditeur avance le nom de Sīr b. Abī Bakr, le gouverneur d'al-Andalus à cette époque (*ibid.*, n. 5), par ailleurs neveu et beau-frère du fondateur de la dynastie, Yūsuf b. Tāṣufīn. Sur la généalogie des Banū Abī Bakr, voir LAGARDERE (Vincent), *Les Almoravides jusqu'au règne de Yūsuf b. Tāṣufīn (1039-1106)*, Paris, L'Harmattan (coll. Histoire et perspectives méditerranéennes), 1989, p. 172-173. Mais il est plus probable, pour des raisons qui vont être exposées, que le dédicataire est le souverain lui-même, c'est-à-dire 'Alī b. Yūsuf.

<sup>11</sup> Le mot *taḡr*, qui signifie primitivement une fente, une brèche, désigne une portion du territoire musulman contiguë (du moins à l'origine) à celui de l'ennemi et par laquelle on craint que ce dernier ne puisse s'infiltrer. À la suite de Lévi-Provençal (*L'Espagne musulmane au X<sup>e</sup> siècle. Institutions et vie sociale*, Paris, Larose, 1932, p. 118), on le traduit souvent par marche, terme qui me paraît à la fois réducteur et inapproprié puisque le *taḡr* n'a pas grand chose à voir avec la *marca* francique. On le rend également par frontière (cf. Jacinto BOSCH VILA, « Algunas consideraciones sobre "Al-Taḡr en Al-Andalus" y la división político-administrativa de la España musulmana », *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1962, I, p. 26), terme tout aussi contestable en ce qu'il sous-entend l'existence d'un front tourné vers l'ennemi. Sur ces questions, voir CLÉMENT (François), « Al-taḡr : face à qui, face à quoi ? », dans BOISSELLIER (Stéphane) et FERREIRA FERNANDES (Isabel Cristina) éd., *Entre Islam et Chrétienté. La territorialisation des frontières, XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 23-36.

parlé. Soit un total de 155 auteurs qui font l'objet d'une notice<sup>12</sup>, auxquels il faut ajouter tous ceux qui sont cités au passage. Ce florilège s'accompagne de renseignements biographiques et d'une mise en perspective événementielle qui doit beaucoup à l'historien Ibn Ḥayyān (m. en 1076), longuement et abondamment cité. De ce fait, la *Ḍaḥīra* comporte une dimension historiographique qui la place parmi les sources principales de toute étude sur les taifas. Dès la préface, d'ailleurs, Ibn Bassām fait référence aux événements du temps – aux événements de son temps, liant ainsi de façon inséparable l'*adab* (littérature)<sup>13</sup>, l'histoire d'al-Andalus et sa propre histoire. La *Ḍaḥīra* comporte donc, aussi, une dimension autobiographique, en dessinant une sorte de portrait de l'auteur en amoureux transi de la littérature – non que celle-ci se refuse à lui, mais parce que cet amour n'est pas reconnu socialement.

La préface de la *Ḍaḥīra* est relativement longue (vingt-deux pages au total dans l'édition d'Iḥsān 'Abbās, dont douze de texte et dix de sommaire). L'auteur tient à expliquer, en effet, les raisons qui l'ont poussé à entreprendre ce travail, ce qu'il en attend et comment il a procédé. On notera tout de suite que, s'il sacrifie à la contrainte du *sağ*<sup>14</sup>, ce qui embarrasse parfois le cours du propos, son expression reste dans l'ensemble fluide et personnelle, il utilise fréquemment la première personne, de façon naturelle, et il n'hésite pas à manifester ses mouvements d'humeur. L'homme transparaît à travers l'écrivain et, sous les dehors d'une présentation de son travail, l'auteur parle de lui-même.

Après la *ḥamdala* et la *taṣliya*<sup>15</sup>, expédiées en une ligne et demie, Ibn Bassām attaque son sujet en plaçant tout de suite la barre à la hauteur à laquelle il prétend : celle de l'*adab* de haut niveau (*al-'ālī l-rutab*)<sup>16</sup>. Le lecteur est donc prévenu dès les premiers mots, il va être question de ce qu'il y a de mieux, qu'il s'agisse de texte en prose (*risāla tunṭar*) ou de vers (*abyāt tunzam*). Or l'Andalus,

<sup>12</sup> 144 + 11 : on compte 145 notices, mais la trente-troisième de la troisième partie regroupe 11 auteurs.

<sup>13</sup> Là encore, la traduction est réductrice. L'*adab* est à la fois littérature de connaissance (il doit instruire), littérature de divertissement (il doit plaire) et art de vie (il relève d'une éthique et d'une esthétique). Voir CHEIKH MOUSSA (Abdallah), *De l'adab. Littérature et société à l'époque classique*, thèse pour le doctorat d'État, Université de Paris III, 1997, I (Note de synthèse), p. 90-95 ; ID., « La littérature d'adab : une éthique et une esthétique », *Grand atlas des littératures*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, p. 20-21, repris dans *Dictionnaire de l'Islam. Religion et civilisation*, Paris, Albin Michel (coll. Encyclopaedia Universalis), 1997, p. 36.

<sup>14</sup> Le *sağ* consiste en une prose rythmée et assonancée fondée sur des séries d'unités isomorphes avec clausules métriques identiques. Inspiré du style oraculaire, il représente à partir du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle la forme la plus élaborée et prisée de l'expression littéraire, même s'il finit par sombrer au bout d'un certain temps dans le pur formalisme et le gongorisme. Voir BEN ABDESSELEM (Afif), art. « *Sağ* », dans *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd. (= EI 2), VIII, Leyde, E. J. Brill, 1995, p. 732-738.

<sup>15</sup> Louange à Dieu et salut au Prophète, à sa famille et à ses Compagnons, qui sont les eulogies d'usage au début de tout texte.

<sup>16</sup> *Ḍaḥīra*, I, p. 11.

« cet horizon lointain qui est le nôtre<sup>17</sup> » – entendons cette terre excentrée par rapport à l'Orient – ne manque pas de poètes et de prosateurs de très grande qualité dont les œuvres auraient réduit les Orientaux au silence, à l'impuissance ou à l'anonymat si ces derniers les avaient connues. Pourtant, les Andalous ne songent qu'à imiter les Orientaux, ils se prosternent devant leurs œuvres rabâchées, fussent-elles le « croassement d'un corbeau » ou le « bourdonnement d'une mouche », et ils dédaignent leur propre production<sup>18</sup>. Cette situation irrite Ibn Bassām, qui a donc décidé de collecter les chefs d'œuvre de ses compatriotes, jaloux qu'on les minimise à ce point. Car le talent, feint-il de s'interroger, serait-il réservé aux Orientaux ?

L'attaque initiale est donc dirigée contre le modèle oriental – même si, du point de vue de l'expression, des figures de style et des références, l'auteur de la *Ḍaḥīra* obéit, lui aussi, au tropisme du lettré arabe, c'est-à-dire aux canons du modèle oriental. Mais pouvait-il en être autrement ? En réalité, sa charge contre les Orientaux (il cite al-Hamaḍānī, Ibn Hilāl, Kuṭayyir et Ğarwal al-Ḥuṭay'a)<sup>19</sup> traduit une soif de reconnaissance qui va s'exprimer sous des formes diverses tout au long de la préface.

Ibn Bassām a donc décidé de rédiger un recueil (*dīwān*)<sup>20</sup> à l'intention des poètes et des prosateurs. Il en délimite le champ chronologique : le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle – son siècle, par conséquent. La production de la période antérieure a été exclue, car il se refuse à reprendre quoi que ce soit de l'anthologie d'Ibn Faraġ al-Ġayyānī, l'épigone andalou d'Abū l-Faraġ al-Iṣbahānī. Il se contente des auteurs qu'il a personnellement rencontrés, ou que certains de ses contemporains ont rencontrés. Il s'agit donc de données de première main, ou presque. Car il insiste : tout ce qui est rabâché devient pesant et ennuyeux<sup>21</sup>. Et, en manière d'illustration, il déploie ses sarcasmes contre ces vers que « les oreilles sont saturées d'entendre » : les « *Yā dār Mayya...* » (Ô demeure de Mayya...) d'al-Nābiġa al-Ḍubyānī, « *Li-Ḥawla aṭlāl...* » (De Ḥawla, des traces...) de Ṭarafa, « *Qifā nabki...* » (Arrêtons-nous tous deux et pleurons...) d'Imru' al-Qays, etc.<sup>22</sup> Cette fois-ci, la charge vise les Anciens (*al-Mutaqaddimūn*). Ils n'ont pas l'apanage de la qualité, déclare-t-il, la poésie et le savoir ne sont pas épuisés, il reste encore beaucoup de choses à dire<sup>23</sup>. On le voit, Ibn Bassām s'engage fermement du côté des Modernes (*al-Muta'ahḥirūn*), à l'instar d'un Abū Nuwās avant lui<sup>24</sup>.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Id.*, p. 12.

<sup>19</sup> *Id.*, p. 11-12.

<sup>20</sup> *id.*, p. 14, 16, 22. L'auteur utilise également les termes de *maġmū'*, « compilation » (p. 18), *kitāb*, « livre » (p. 15, 16, 19, 21) et *taṣnīf*, « ouvrage » (p. 15).

<sup>21</sup> *Id.*, p. 13.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Id.*, p. 14.

<sup>24</sup> On trouvera tous les renseignements nécessaires sur les auteurs cités dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, s. voc.

Ces Modernes auxquels il pense, ce sont bien sûr les Andalous, que l'auteur entreprend de défendre et d'illustrer une fois annoncé le titre de son livre, qui claque comme un drapeau au vent de la polémique : *Kitāb al-Ḍaḥīra fī maḥāsin ahl hādīhi l-Ġazīra*<sup>25</sup>. Compte tenu du contexte dans lequel il est proféré, le mot *Ḍaḥīra* me semble devoir être compris dans son sens étymologique de « munition » – en tout cas, cette acception le connote fortement. Un tel titre vaut profession de foi. Car ils méritent tous les éloges, ces Andalous qui vivent au bout du monde, coincés « devant et derrière par les chrétiens, les Goths (= les Espagnols) et l'Océan<sup>26</sup> ». Apparaît ici un thème qui peut aussi bien s'appliquer à lui, nous allons le voir, celui de l'hostilité de l'environnement et des vicissitudes de la vie.

Quel meilleur argument que l'opinion de l'autre quand elle vous est favorable ? Ibn Bassām rapporte donc les propos d'Abū 'Alī al-Baġdādī (un Oriental, par conséquent) qui, frappé par la balourdise (*ġabāwa*) et l'inculture (*qillat al-fahm*) des gens rencontrés à Kairouan, en déduit que plus on s'éloigne de l'Orient, plus on s'éloigne du savoir (*'ilm*). Et qui se demande s'il n'aura pas « besoin d'un interprète » (*sa-aḥtāġ ilā turġumān*) lorsqu'il sera en Andalus. Or non seulement il doit reconnaître l'étonnante vivacité d'esprit des Andalous (*fī dakā'i-him*), mais il avoue qu'il lui a fallu s'incliner devant eux (*yataġaṭṭā 'an-hum*) au cours des discussions<sup>27</sup>.

On aura noté, au passage, une pique en douce contre les gens de la rive sud du détroit de Gibraltar, qui préfigure la diatribe souvent féroce d'al-Šaqundī contre les Berbères, dans sa *Risāla* sur la supériorité d'al-Andalus (début du XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>28</sup>. De façon plus générale, la démarche d'Ibn Bassām s'inscrit dans une tradition de chauvinisme andalou dans laquelle s'illustrèrent Ibn Ḥazm au début du XI<sup>e</sup> siècle (*Risāla fī faḍl al-Andalus wa-dīkr riġāli-hi*, *Lettre sur la supériorité d'al-Andalus et l'évocation de ses grands hommes*)<sup>29</sup> ; Ibn Sa'īd au XIII<sup>e</sup> siècle (*Kitāb al-muġrib fī ḥulā l-Maġrib*, *Le livre qui montre l'extraordinaire, sur la parure du Maghreb*) ; et, bien évidemment, al-Maqqarī, au début du XVII<sup>e</sup> siècle (*Nafḥ al-ḥib min ġuṣn al-Andalus al-raḥīb*, *La bouffée de parfum exhalée du tendre rameau andalou*). On remarquera aussi que ces différentes défenses et illustrations d'al-Andalus sont publiées à des moments charnières de l'histoire des musulmans d'Espagne : au moment de l'effondrement du califat (Ibn Ḥazm) ; peu après l'annexion d'al-Andalus par le Maroc (Ibn Bassām) ; lorsque l'empire almohade sombre dans les luttes intestines (al-Šaqundī) ; dans le contexte

<sup>25</sup> *Ḍaḥīra*, I, p. 14.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Id.*, p. 14-15.

<sup>28</sup> Citée dans AL-MAQQARĪ, *Nafḥ al-ḥib min ġuṣn al-Andalus al-raḥīb*, éd. Iḥsān 'ABBĀS, Beyrouth, Dār Šādir, 1388/1968, III, p. 187-222.

<sup>29</sup> Citée *ibid.*, p. 158-179.

des grandes poussées castillane et aragonaise vers le sud (Ibn Sa'īd) ; enfin, au lendemain de l'expulsion des derniers Morisques d'Espagne (*al-Maqqarī*)<sup>30</sup>.

Après avoir justifié le bien-fondé de son projet, Ibn Bassām justifie sa méthode de travail. Il estime que ce qu'il a pu inclure dans son livre est amplement suffisant, car trop de digressions écarteraient du but. Certes, le lecteur pourra lui reprocher de nombreux oublis, d'avoir cité un auteur obscur et omis une célébrité, mais « tout doux ! » (*'alā risli-hi*)<sup>31</sup>, s'exclame-t-il, ce projet a été mené dans des conditions difficiles : une gêne avilissante, une ardeur émoussée, une bonne humeur en berne et la jeunesse en allée... En outre, il a dû travailler à partir de fragments épars, de scholies écrites par des gens ignares, truffées de leçons défectueuses, de permutations de lettres, de confusions... De quoi désespérer et se montrer soupçonneux. Ses efforts, néanmoins, lui ont permis de vaincre les difficultés.

Reste la question de la sélection des morceaux cités. Comment faire, quand il n'existe pas d'informations sur la plupart des auteurs, ni de recueils de poésie qui auraient aidé au choix ? Ibn Bassām s'est donc attelé à la tâche, il a trié ce qu'il a trouvé, farfouillé dans l'obscurité, procédé à de longues recherches, de sorte qu'il est en mesure d'affirmer qu'il a inclus dans ce livre de quoi surpasser, peut-être, les Orientaux. Quoi qu'il en soit, son objectif n'était pas de médire ni de prendre parti pour l'un ou pour l'autre car, rappelle-t-il, « quiconque cherche un défaut en trouve un »<sup>32</sup>. Il se livre alors à un éloge des idées (*al-afkār*) et convoque en renfort le célèbre poète (et anthologue comme lui) Abū Tammām, au moyen de deux vers qui ont trait au caractère impérissable de la poésie.

Puis il délimite son projet selon le critère générique : son recueil est consacré à la poésie et à la prose en tant que modes d'expression (*lisān*), ce n'est pas le lieu de l'explication (*bayān*) ni du commentaire (*tafsīr*)<sup>33</sup>. Par conséquent, il s'est contenté de produire des textes, sans vouloir résoudre les problèmes qu'ils posent, que ce soit sur le plan linguistique ou d'un point de vue sémantique. Il a cherché, néanmoins, à mettre en évidence ce que certaines des œuvres citées pouvaient avoir d'original, notamment pour ce qui concerne les différentes figures de style (*anwā' al-badī'*)<sup>34</sup> qui gouvernent la poésie et lui servent de support. C'est, dit-il, ce qui fait la différence entre les vers. On doit donc le signaler et s'en remettre aux critiques et aux poètes, qui sont orfèvres<sup>35</sup> en la matière.

<sup>30</sup> Voir CLÉMENT (François), « Andalousie(s) perdue(s) : aux origines du mythe », dans Jean-Paul BARBE et Pilar MARTINEZ-VASSEUR (dir.), *Les désastres fondateurs, 1898-1998*, Nantes, CRINI, 2002, p. 53-70.

<sup>31</sup> *Ḍaḥīra*, I, p. 15.

<sup>32</sup> *Id.*, p. 16.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> L'expression exacte (*id.*, p. 17) est « changeurs » (*ṣayārifa*).

Arrive alors la séquence de la *captatio benevolentiae*. D'autres étaient plus compétents que l'auteur pour mener à bien cette tâche. Mais bon, en s'y attelant, il est possible de faire œuvre de précurseur, « telle la brise qui annonce l'aube ou la flèche qui supplée à la lance<sup>36</sup> ». Oh non ! il ne prétend pas avoir produit quelque chose d'exceptionnel ni de novateur. Il a alterné la poésie et la prose, le sérieux et le plaisant, l'épître et les vers, tout cela en relation avec le contexte historique dont il a brossé le tableau en s'appuyant principalement sur l'*Histoire* d'Ibn Ḥayyān : épreuves et dissensions, laideurs et beautés de l'époque, causes de l'emprise des nations chrétiennes et facteurs ayant mené les rois andalous à leur propre perte. En cas de lacune dans les sources, il a essayé de plonger dans sa mémoire, au prix d'énormes efforts, afin d'en ramener les souvenirs d'un monde disparu.

Cette feinte humilité ne saurait cacher qu'Ibn Bassām est fier de lui. Il avoue, d'ailleurs, que bien qu'il ne soit pas poète de tempérament ni de métier, il a fait quelques incursions dans la poésie afin, dit-il, de rehausser la piètre estime dans laquelle on le tient. Mais, s'empresse-t-il d'ajouter, il n'a fait qu'en humer le bouquet car, le plus souvent, la poésie n'est qu'une imposture<sup>37</sup>. On sent ici que l'auteur de la *Ḍaḥīra* est obligé de jouer serré. Il s'agit, en effet, de ne pas choquer celui dont il compte sur la bienveillance, non pas le lecteur ordinaire, mais le souverain entouré de ses *fuqahā'*. Or la plupart de ceux-ci regardent la poésie avec suspicion. En fait, Ibn Bassām prend bien garde de l'endroit où il met les pieds. La poésie sérieuse ? Placage (*tamwīḥ*) et fantasme (*taḥyīl*). La poésie légère ? Elle tourne la tête (*tadlīḥ*) et égare (*tadlīl*). Et il ajoute, dans une péroraison très politiquement correcte : « Les vérités du savoir nous conviennent mieux que les vaines faussetés de la prose et de la poésie<sup>38</sup>. » Il n'y a rien à redire en matière d'orthodoxie, les vérités (*ḥaqā'iq*) sont préférables aux sornettes (*abāṭīl*) et les sciences (*'ulūm* – il faut entendre *'ulūm al-dīn*, les sciences religieuses) valent mieux que prose (*manṭūr*) et que poésie (*manzūm*).

L'auteur a cependant promis de faire chatoyer le *badī'* (style), terme chargé de connotations dangereuses puisqu'il évoque la *bid'a*, l'innovation, qui est la bête noire des hommes de religion et des *fuqahā'* malikites en particulier. Il ne s'appesantit donc pas sur le sujet et glisse vers des considérations plus inoffensives : lorsqu'il trouve quelque chose de bon sur le fond ou dans la forme, il le met en perspective, mentionne un éventuel prédécesseur, ou quelqu'un qui a été meilleur sur ce

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Id.*, p. 18.

<sup>38</sup> *Ibid.*

point, ou plus faible... Et il conclut par un lieu commun : les grands esprits se rencontrent, leurs pas s'emboîtent les uns dans les autres<sup>39</sup>.

Il est temps, a présent, de faire l'éloge du dédicataire – un éloge qui n'est pas désintéressé, on s'en doute. On comprend mieux, en arrivant à cette étape, les soudaines précautions du passage précédent. Pour mieux souligner le contraste entre hier et aujourd'hui, c'est-à-dire entre l'époque des rois de taifas, dont il s'apprête pourtant à célébrer la richesse littéraire, et le temps présent des Almoravides, dont il espère un mieux-être personnel, Ibn Bassām commence par se plaindre des vicissitudes de la vie, dans un long développement qui échappe à l'écueil de la jérémiade par une sincérité réelle et une belle tenue d'expression :

« Dieu sait si ce livre est le fruit d'un cœur blessé et d'une pensée affaiblie, en un siècle inconstant comme un caméléon. La cause en fut mon exil de Santarem [ville située] à l'extrémité de l'Algarve, d'où j'émigrai, dans la débâcle et la peur, après que les factions (*tawā'if*) chrétiennes, vague après vague attaquant le cœur de notre district, furent venues à bout de l'homme de haut lignage comme du vagabond, de l'ostensible comme du secret. Là-bas, nous préférions la noblesse de sang au prestige mal acquis et nous nous contentions de nos réserves accumulées plutôt que de battre la campagne, jusqu'au jour où les chrétiens semèrent le désordre contre nous. [Comme le dit le proverbe,] « Si, la nuit, on laissait tranquille la perdrix, elle dormirait. » Devant l'aggravation du danger, je me mis en chemin avec mes compagnons [...]»<sup>40</sup>. Puis je suis arrivé à Hims (= Séville), hors d'haleine et à moitié mort. Si seulement j'avais pu vivre [ensuite] sur le peu [de forces] qui me restait<sup>41</sup> ! Car pendant des années, je vécus à Séville comme un étranger, comme l'ombre d'un nuage, faible colombe incapable de m'envoler ailleurs. Pour toute vie sociale, la solitude ! Pour toute satisfaction, le minimum ! L'*adab* à Séville est [encore] plus rare que la loyauté et l'honnête homme plus désemparé que la lune en hiver. Le prix de chaque individu, c'est sa fortune ; le modèle dans chaque bourgade, ceux qui ne savent rien. Il suffit à l'homme que ses richesses soient intactes, même si sa valeur intrinsèque ne l'est pas ; et pourvu qu'il possède beaucoup d'or et d'argent, peu lui importe religion ou mérite. Cette anthologie est [donc] une déclaration d'intention (*niya*) que n'avait exprimée aucune parole ni aucun acte [auparavant], un vœu ferme et définitif, qui se cachait entre l'œil qui observe et la bouche qui parle comme l'éclat dans la pierre précieuse, et qui coulait de la langue au cœur comme l'eau sur la branche mouillée. Jusqu'au jour où un astre de bon augure apparut sur la terre de Séville pour raffermir [sa situation], où se leva sur elle le vent de sa vie ici-bas et de sa religion<sup>42</sup>, où il lui insuffla l'espoir et la confiance en elle, le roi de ses rois, le baume sur la plaie<sup>43</sup>, la plus propice des étoiles du firmament, Untel, protecteur de

<sup>39</sup> *Id.*, p. 19.

<sup>40</sup> Ibn Bassām évoque alors les souffrances de cette fuite.

<sup>41</sup> Citation du poète al-Mutannabī.

<sup>42</sup> En d'autres termes, les circonstances devinrent favorables sur le double plan matériel et spirituel.

<sup>43</sup> Mot à mot : « le gratte-dos pour [la bête] qui se gratte » (il s'agissait de troncs d'arbres plantés en terre contre lesquels les animaux atteints de démangeaisons pouvaient venir se soulager).

l'opprimé, fortune du mendiant et du misérable, restaurateur de la science (*'ilm*), bivouac printanier des savants<sup>44</sup> », etc.

Suit le dithyrambe de « l'astre de bon augure » (*ṣihāb sa 'di-hā wa-tamkīni-hā*), dans lequel on a peu de peine à reconnaître 'Alī b. Yūsuf, en des mots convenus dictés par les règles du protocole – convenus dans la forme mais jaillissant du cœur. Un fait expliquerait cette gratitude non simulée envers le souverain almoravide : la reprise de Santarem aux chrétiens par le gouverneur Sīr b. Abī Bakr.

Aux louanges succèdent les vœux et aux vœux la requête. À nouveau, Ibn Bassām joue avec finesse. Il se cache tout d'abord derrière une demande en reconnaissance au nom de tous les malheureux. C'est une célébration de la patience et de la persévérance. Car Dieu reconnaîtra les siens le jour du Jugement. Ce passage est assorti, comme il se doit, de deux citations coraniques. Une telle abnégation – Ibn Bassām glisse subrepticement des généralités à son cas personnel – est justifiée par amour de l'*adab*. Miséricorde pour les écrivains et les gens d'*adab* ! C'est un amour ancien qui le lie à eux. Depuis si longtemps, il appelle au secours. Ah ! si seulement tous ces malheureux avaient pu assister au triomphe de l'*adab*, au renforcement de l'islam et à l'écroulement de l'oppression ! Mais l'espoir est revenu. L'auteur a soumis ce livre à sa « Sainte Majesté<sup>45</sup> », car il sait qu'elle est l'amie de l'*adab*, qu'elle traite avec égards et générosité les hommes de lettres. Voici qu'on lui demande copie de cette anthologie, qu'on est avide d'en emprunter les fleurs. À son titre est désormais accolé le nom de celui auquel elle est dédiée – un nom qui, de façon étrange, demeure inexprimé.

Ibn Bassām accède enfin à ce qu'il attend depuis si longtemps : la reconnaissance. Fut-elle réelle de son temps ? Prend-il ses désirs pour la réalité ? Peu importe car, de toute façon, la postérité lui a rendu justice, à défaut de ses contemporains. Mais le voilà rassuré, semble-t-il. Il peut donc annoncer le sommaire de la *Ḍaḥīra*<sup>46</sup>, avant d'ajouter quelques dernières brèves indications de méthode<sup>47</sup> et de clore son propos en justifiant l'ordre de présentation choisi : d'abord les rois, puis les *kuttāb* (secrétaires) et les vizirs, puis les grands poètes, puis les poètes mineurs<sup>48</sup>. Un tel principe de classement hiérarchique, qui place les *mulūk* en tête, révèle *in fine* le projet sous-jacent de la *Ḍaḥīra* : faire reconnaître aux Almoravides les « belles qualités » (*maḥāsīn*) des rois de taifas – ne

---

<sup>44</sup> *Id.*, p. 19-20.

<sup>45</sup> *Id.*, p. 21.

<sup>46</sup> *Id.*, p. 22-32.

<sup>47</sup> Notamment que le choix de certains auteurs tient davantage à leur renom qu'à la qualité de leur production.

<sup>48</sup> *Id.*, p. 32.

serait-ce qu'en matière d'amour de la littérature. Et donc, d'une certaine façon, les réhabiliter, voire les ériger en modèles.

Si cette vision des choses est correcte, ce serait la *Ḍaḥīra* dans sa globalité qu'il faudrait considérer comme un manifeste dont la préface fournirait la clé de compréhension. Mais au-delà du plaidoyer *pro domo* et de la profession de foi littéraire, ce qui frappe le plus dans ces pages introductives, c'est leur caractère autobiographique, au sens où il est impossible de séparer l'auteur de son projet : la *Ḍaḥīra*, c'est moi, aurait pu dire Ibn Bassām, tant l'homme et l'œuvre semblent être l'un à l'autre son propre miroir<sup>49</sup>.

---

<sup>49</sup> Une première version de ce texte a été publiée en 2014 dans l'éphémère revue en ligne *Arabiques*. Elle est depuis longtemps inaccessible suite à la fermeture du site.